



L'EMBOBINÉ

Association loi de 1901, pour la jubilation des cinéphiles,
vous propose

Titre : *La fenêtre*

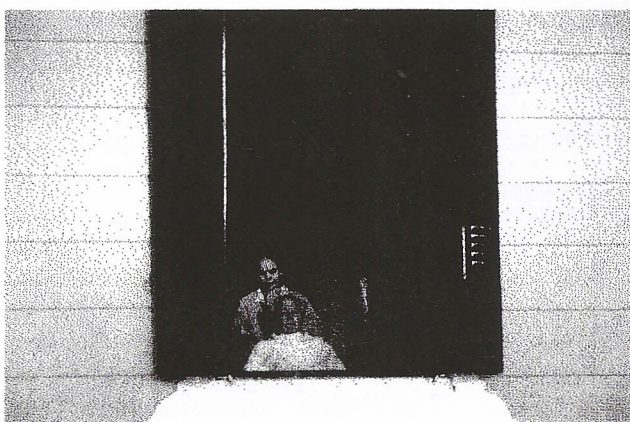
année : 2009

durée : 1 h 25

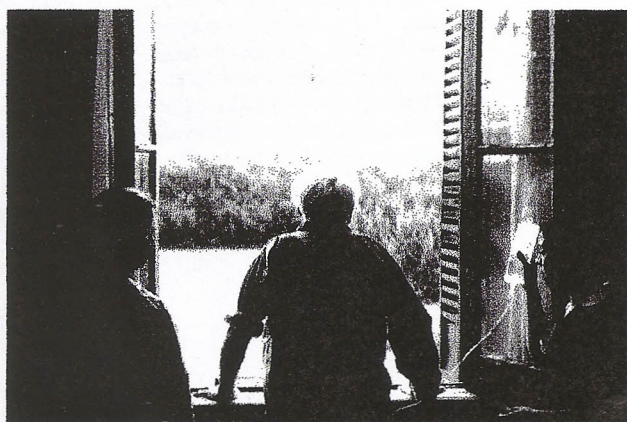
Réalisateur : Carlos Sorín (Argentine)

Acteurs : Antonio Larreta, Emilse Roldán, María del Carmen Jiménez.

Dominique Martinez (Positif, juin 2009)



Antonio Larreta



Les bruits et les lueurs du jour qui percent la fenêtre. Le tic-tac inexorable d'un pendule. Des images de l'enfance dont on ne sait si elles sont convoquées par les rêves, la mémoire. Ou les deux. Les dernières heures avant la passation. Le soleil, le vent. À San Juan, une grande hacienda au nord de la Patagonie, Antonio, maître des lieux et vieil écrivain de plus de 80 ans, attend le retour de son fils, devenu un grand pianiste en Europe et qu'il n'a pas vu depuis des années. De son lit, où son âge l'a couché, il regarde la fenêtre, comme un dernier pont vers la vie. Et revient à celle, vécue, celle qui ne restera qu'une promesse de grand écrivain, comme lui souhaite la dédicace de Borges dans son exemplaire de *L'Histoire universelle de l'infamie*. Il n'atteindra pas la réussite ni l'accomplissement total. La fenêtre est surtout l'histoire de fin d'un monde.

Après une période de cinéma direct et généreux (*Bombón el perro*, n° 535 ; *El camino de San Diego*, n° 556) croquant la vie quotidienne de ses personnages plein cadre, Sorín emprunte cette fois une voie plus contemplative, plus composée. Le cinéaste dit avoir eu en tête le souvenir des *Fraises sauvages* d'Ingmar Bergman, film qui l'a marqué durant sa jeunesse cinéphile et à nouveau accompagné il y a peu. Pas de réflexion austère ou d'envolée métaphysique. Plutôt une dissection anthropologique de l'âme. Durant ces quelques heures avant la fin, où le corps se bat pour se prouver qu'il peut encore marcher à travers champ et pisser debout en plein air (même si c'est en pyjama), d'autres vies traversent. Le vieil homme est pris en charge et soigné par ses domestiques, arrive l'accordeur de piano qui joue les dernières notes de *L'Internationale* pour le tester, puis c'est l'entrepreneur qui rachète par morceaux la propriété qui manque de s'étouffer, jusqu'au passage de ces jeunes randonneurs à vélo qui le ramènent chez lui après sa fugue dans ses terres brûlées de soleil – jusqu'à l'hostilité. Des seconds rôles qui ne se révèlent

pas, des histoires qui restent ancrées, accrochées à leur temps, tels ces petits soldats de plomb pris dans les cordes du piano. Comme cette dédicace de Borges faite à l'écrivain prometteur.

Sorín choisit la poésie, la sensualité, la tendresse, l'humour, pour se livrer à une peinture humaine qui assume avec élégance sa mélancolie. Au retour du fils, poli mais étranger chez lui, le champagne précieusement gardé pour fêter son retour s'est éventé. Le dernier toast tourne court. Pourtant, c'est précisément dans la chambre où le père s'éteint que le téléphone portable de la belle-fille peut capter le réseau extérieur. Les plans de la tête de l'écrivain sur l'oreiller blanc se resserrent peu à peu, au travers de cadrages qui ne laisseront bientôt plus de place à la lumière pour finir dans des tonalités sépia, couleur d'un autre temps. Un autre temps qui revient quand, soudain, le visage de cette belle-fille qui se penche pour déposer un baiser sur le front du patriarche se confond avec celui de la nourrice qui l'avait gardé pendant son enfance, un soir de grande réception.

Sorín propose plus qu'une variation sur la mort du père. Sobre dans les tonalités, pudique dans les émotions, il en restitue justement les questions, les regrets et les points de suspension qui en font un film ouvert sur les possibles. Ouvert, comme une fenêtre. ♣

La Fenêtre (La ventana)

Argentine (2008). 1 h 15. Réal. : Carlos Sorín. Scén. : Carlos Sorín, Pedro Mairal. Image : Julián Apezteguía. Déc. : Rafael Neville. Son : José Luis Díaz. Mont. : Mohamed Rajid. Mus. : Nicolás Sorín. Prod. : José María Morales. Cie de prod. : Guacamole Film, Wanda Vision SA. Dist. fr. : CTV International. Int. : Antonio Larreta (Antonio), María del Carmen Jiménez (María del Carmen), Emilse Suárez Roldán (Emilse), Arturo Goetz (docteur Tomas), Jorge Díez (Pablo), Carla Peterson (Claudia), Luis Luque (Farina), Roberto Rovira (accordeur de piano).

Carlos Sorin : « Un film truffé d'hommages »

Entretien

NÉ EN 1944 à Buenos Aires, Carlos Sorin a été révélé à la Mostra de Venise pour *La Pelicula del Rey* (1986). En 2004, *Bombon El Perro*, où un chômeur rencontre un chien, dogue argentin, lui vaut un grand succès.

Comment vous est venue cette idée de raconter les dernières heures d'un vieil homme ?

C'est difficile de préciser l'origine d'un film. De nombreux éléments y contribuent. Il y a d'abord la volonté de faire un film différent de ce que j'avais fait précédemment, avec une mise en scène différente, un type de personnage éloigné de ceux que je fréquente. En même temps, des épisodes de ma vie personnelle ont forcément influencé mon travail, notamment le décès de mon père quelques mois avant que je commence à écrire cette histoire. Et certaines lectures, des films que j'ai vus. Généralement, je travaille simultanément sur quatre ou cinq idées. Je m'avance sur un chemin, change de trajectoire, procède

de par bifurcations permanentes, abandons, jusqu'à ce que l'une des histoires prenne de la consistance, que je l'assume, la développe. Mais ce qui a été moteur ici, c'est cette volonté de changer le mode de narration que je pratiquais jusque-là. Mes films précédents étaient spontanés, à la merci des accidents, des aléas du tournage. Cette fois non, c'est une réflexion fermée, réfléchie.

Vos premiers films étaient réalistes. Dans celui-ci on peut se poser la question de l'existence du réel, jusqu'à imaginer même que c'est une histoire entièrement rêvée !

Adeptes du réalisme à outrance, je n'aurais jamais pensé que je ferais intervenir l'imaginaire. C'était une question quasiment éthique. Mais ici, la journée vécue par mon personnage a une dimension étrange, onirique. La perception du temps y est transformée par la conscience de vivre une journée particulière, à cause de la visite de son fils.

On peut imaginer que le petit film du début entraîne ce vieil

homme dans un délire sous l'emprise de la morphine...

Donc le temps réel serait celui du rêve, et inversement ? Votre lecture me plaît ! C'est dans la logique de Borges, dans la ligne de *L'Invention de Morel*, de Bioy Casares : répétition cyclique et éternelle des personnages ! Pour un Argentin en général, Borges est une colonne vertébrale, un écrivain incontournable, attiré par les jeux de miroirs. Il nous a tous marqués. Quant au livre de Bioy Casares, c'est un de mes livres préférés, que plusieurs cinéastes ont tenté en vain de porter à l'écran. **Impossible de ne pas penser aux *Fraises sauvages*, d'Ingmar Bergman, en voyant « La Fenêtre »...**

J'ai dû le voir quinze ou vingt fois. C'est un film très important pour moi, parce que c'est le premier film que j'ai vu adulte, après les divertissements et Gary Cooper. C'est avec lui que je me suis rendu compte qu'il y avait un autre cinéma. J'ai envers lui une dette personnelle. *La Fenêtre* est un film truffé d'hommages, influencé par tous mes maîtres. Tarkovski, Bergman bien sûr... avec ses pendules, ses horloges. **C'est un film à la fois très épique et très sage...**

Mon héros a 85 ans ! Il a besoin de soins, et plus que de lui inspirer du désir, la femme évoque pour lui une tendresse maternelle. La nourrice qui le garde lorsqu'il est enfant, et la jeune fille à bicyclette qui le trouve allongé dans le pré, sont interprétées par la même comédienne. Lorsque la seconde se penche sur lui, il retrouve la même sensation de protection.

Que signifie ce piano ?

Il y en a toujours eu un dans ma famille. Tout le monde y est musicien, sauf moi.

Quel est le message du film ?

La mort est une épreuve intransmissible. Comme le fait dire Irène Nemirovski à Tchekhov : « Il n'y a plus de relations affectives, plus de famille, plus de tendresse. Quand on meurt, on meurt irrémédiablement seul. » ■

Propos recueillis par
"Le Monde" Jean-Luc Douin

3/06/09

Avec une belle économie d'effets et de dialogues, le cinéaste nous donne à comprendre les sentiments qui animent son personnage. Nous saurons peu de choses sur sa vie, si ce n'est qu'il possède cette hacienda isolée, qu'il écrit, qu'il a été ami de Borges, que son fils s'est éloigné de lui, peut-être à la suite d'une dispute. Seuls quelques indices (un tableau abstrait retourné contre un mur, des soldats de plomb coincés dans les cordes du piano...) crévent brièvement la surface de la narration. La caméra de Sorin se fait tour à tour subjective, œil du malade se fixant sur les objets familiers, narrative quand elle suit les préparatifs de la venue du fils, et descriptive quand le vieil homme, au mépris de la prudence qui lui a été prescrite, parcourt en chancelant les vastes paysages qu'il aime tant. Sorin dit avoir, jeune cinéaste, été durablement impressionné par *Les Fraises sauvages* d'Ingmar Bergman, et avoir pris conscience, pendant l'écriture, qu'il en rédigeait un quasi remake. Si, comme chez le maître suédois, la mort rôde ici aussi sous la forme d'un rêve, d'une figure du passé, le ton en est moins âpre. De l'aube au couchant, en une intense nostalgie, Carlos Sorin ramasse l'ultime libéré, la réconciliation et l'apaisement d'un homme qui va mourir.

"Les fichiers du cinéma 2003" - juin 2009 M.D.

Prochaines séances :

- *"La Fenêtre"* : lundi 12 octobre, 21 h

- *"Départures"* :

- jeudi 15 octobre, 18h30 et 21 h.
- lundi 19 octobre, 21 h

Pourquoi adhérer à l'Embobiné ?

Pour bénéficier du tarif réduit

Pour recevoir les programmes

Pour être invité à chaque réunion d'animation

pour faire part de vos critiques et suggestions

ET proposer à la programmation les films que vous avez envie de voir.